



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

# Hollywood, les Juifs et le cinéma

---

En 1900, Hollywood n'est qu'une petite bourgade de 500 âmes construite sur des terrains ayant appartenu, dans les années 1880, à un millionnaire de l'immobilier venu du Kansas, Harvey Henderson Wilcox. C'est son épouse qui a baptisé le lieu « Hollywood » ( littéralement le « bois saint ») en référence à une colonie allemande ainsi nommée de l'Ohio. Distante de 11 kilomètres à peine de Los Angeles - qui compte 100 000 habitants -, Hollywood vit alors essentiellement des cultures d'agrumes. Vingt-cinq ans plus tard, la petite bourgade est devenue une vraie ville de 40 000 habitants et la capitale mondiale de la jeune industrie du cinéma. Les studios y ont poussé comme des champignons : Paramount Pictures, Universal Studio, Warner Brothers, Century Fox ou bien encore Metro-Goldwyn-Mayer. Tous sont arrivés là dans le courant des années 1910, dans la foulée

des Nestor Studios, le premier à s'y implanter en 1911. Bien plus que la volonté d'échapper à la Motion Pictures Patents Company, le trust qui, depuis 1908, dispose du monopole de la vente de pellicules, c'est le climat et la luminosité exceptionnels du lieu, la présence de terrains disponibles à des prix défiant toute concurrence et une main d'œuvre abondante, peu coûteuse et cosmopolite - Indiens, hispaniques, asiatiques... - pouvant être utilisée pour des rôles de figurants qui ont poussé les studios à choisir Hollywood. Dans la foulée, des milliers de bungalows et de petites maisons sont sortis de terre. Ils abritent l'immense armée des salariés de l'industrie du cinéma, les grands mogols du cinéma résidant, eux, à Beverly Hills. Vouée au divertissement, la ville est la cible régulière des intégristes de tout poil, à commencer par le révérend « Fighting Bob » Shuler,

un pasteur méthodiste pionnier des sermons radiophoniques qui se répand à longueur de journées en imprécations contre la « nouvelle prostituée de Babylone ».

Adolph Zukor, William Fox, Louis B. Mayer, Carl Laemmle, les frères Warner... Hollywood a été créé par des Juifs immigrés de fraîche date. Comme le rappelle Neal Gabler dans son livre sur les Juifs d'Hollywood, tous viennent d'Europe centrale ; tous également partagent une même rage de s'intégrer. Le cinéma leur permet de donner corps au rêve américain qu'ils ont soif de partager. La plupart, sinon tous, viennent de la confection ou du petit commerce. Des activités qui leur ont appris à connaître le public, ses goûts et ses attentes, mais aussi l'art de vendre et de promouvoir un produit. Ce savoir-faire fit des merveilles à Hollywood. Sous les cieux de Californie, ils trouvent en outre ce qui n'existe pas ailleurs : l'absence de barrières sociales et de préjugés sociaux, une liberté d'action qui fait défaut dans les grandes agglomérations de la côte Est où l'antisémitisme est la règle au sein des élites économiques.

Tous ont commencé modestement et loin d'Hollywood, dans les salles de spectacles de

Broadway ou dans les petites bourgades de l'intérieur. Tel fut le parcours des frères Warner, fondateurs de la Warner Brothers. A la fin des années 1920, celle-ci figure parmi les cinq ou six « grands » studios qui font la pluie et le beau temps à Hollywood. Une position qu'elle doit à une innovation majeure : la synchronisation du son. C'est en effet la Warner qui, la première, a expérimenté ce procédé. « Qui diable voudrait entendre des acteurs parler ? » a lancé Harry Warner à ses frères Jack et Sam lorsque ce dernier leur a parlé pour la première fois, en 1926, de cette technique révolutionnaire, véritable « Saint Graal » de la jeune industrie du cinéma. Echaudé par une perte de plus de plus de 300 000 dollars due à une succession d'échecs commerciaux, l'aîné des frères a fini par donner son accord. Bien lui en a pris : la projection du premier film parlant, *Le Chanteur de Jazz*, en 1927, remporte un véritable triomphe. Cette année-là, la Warner annonce un bénéfice de 3,8 millions de dollars.

Mais si le studio doit une grande partie de son succès à la synchronisation, il le doit aussi aux relations tissées par Harry, Jack et Sam avec Amadeo Peter Giannini, le fils d'un immigrant italien fondateur, en 1904, de la

Bank of Italy. N'appartenant pas, lui non plus, à l'establishment américain, ce personnage à l'enfance tumultueuse - son père a été assassiné sous ses yeux - devenu l'un des plus puissants banquiers du pays est, depuis le début des années 1910, le banquier attiré du cinéma. Un placement nouveau, non dénué de risques mais que boudent alors les grands établissements financiers de Wall Street. L'alliance de la Bank of Italy et des Juifs d'Hollywood - qui partagent une même méfiance envers les élites de la côte Est et un même sentiment de discrimination - sera pour beaucoup dans l'essor des studios en général et de la Warner en particulier. Un autre banquier atypique pariera plus tard sur les frères Warner, Motley Flint, le directeur de la Security First National Bank. Lorsque leur studio s'installera à Hollywood, il leur prêtera plus de 2 millions de dollars...

Sam, Jack et Harry Warner. Dans les années 1920, les trois frères sont les piliers du studio. Pas pour très longtemps au demeurant. La mort de Sam, emporté par une infection foudroyante la veille de la diffusion du *Chanteur de Jazz*, laisse Jack et Harry face à face. Tout oppose les deux hommes : réfléchi, sérieux, discret, Harry est en effet l'inverse de Jack. Grossier,

irréfléchi, superficiel, toujours habillé de vestes criardes et de chaussures en cuir verni, ce dernier exaspère son frère par ses plaisanteries de mauvais goût qui ne font rire que lui. « Vacherie ! J'ai oublié d'apporter mon blanchissage ! » lancera-t-il ainsi à haute voix lors d'un banquet en l'honneur de l'épouse de Tchang Kai Tchék où se pressent une multitude de Chinois. Une allusion d'un goût douteux à l'époque où les immigrants chinois tenaient toutes les échoppes de blanchisserie de Californie. Les relations entre Harry et Jack sont d'autant plus exécrables que le premier ne pardonne pas au second son remariage avec l'épouse divorcée d'un obscur imitateur de Rudolph Valentino, une « putain » à ses yeux. A Hollywood, personne n'ignore les affrontements, parfois violents, entre les deux frères. Comme ce jour où Harry poursuit Jack avec un tuyau de plomb en menaçant de le tuer. Il faut le désarmer de force pour l'empêcher de passer à l'acte. Jack devra attendre la mort de son aîné, en 1958, pour être enfin débarrassé de son ennemi intime. Alors, vingt ans durant, il règnera seul sur les studios, se levant invariablement à neuf heures du matin pour passer une multitude de coups de téléphone, arrivant à son bureau vers midi, se faisant servir un déjeuner par

son maître d'hôtel allemand à 13 h 30 avant de passer chez son barbier puis de retourner travailler à son bureau jusque très tard le soir. Dévoré par son travail, doué d'une mémoire prodigieuse, Jack prendra cependant toujours soin de laisser la bride large sur le coup à ses collaborateurs...

Longtemps pourtant, les trois frères ont été unis comme les cinq doigts de la main. Est-le souvenir du rôle joué dans leur ascension par leur père Benjamin, un modeste cordonnier venu de Pologne et arrivé à Baltimore en 1883 en quête d'un avenir meilleur ? En fait d'avenir radieux, le pauvre homme a été volé à deux reprises par des associés de circonstances, une première fois en Virginie où il a monté une petite affaire pour ravitailler les ouvriers du chemin de fer, une seconde fois au Canada où il s'est essayé au colportage auprès des trappeurs. C'est en tout cas Benjamin, cet homme d'une grande piété qui, après ses déboires professionnels, est revenu à Baltimore pour y ouvrir une modeste échoppe de cordonnier qui, au début des années 1900, accepte de vendre son cheval et de miser toutes ses économies - 1000 dollars en tout et pour tout - pour acheter un kinétoscope Edison à son fils Sam. Celui-ci est fasciné par cet appareil qui permet de projeter

de petits films. Ayant travaillé tour à tour comme tenancier de jeu de dés ambulants, aboyeur de fêtes foraines, vendeurs de cornets glacés et enfin pompier ferroviaire, Sam comprend d'instinct les possibilités de cet engin qui a été expérimenté en public pour la première fois en 1893. Tout comme son jeune frère Jack qui, après avoir traîné dans la rue, a intégré une tournée de variétés comme jeune chanteur soprano. Salarié de l'Armour Meat Company, l'un des géants américains de la viande, Harry, en revanche, ne comprend pas très bien l'engouement de sa famille pour ce curieux engin. Ce qui ne l'empêche pas de se lancer lui aussi dans l'aventure. En 1903, les trois frères organisent leur première projection dans le jardin familial de Baltimore. Le succès de l'opération les jette alors sur les routes, à la conquête des petites bourgades de l'intérieur. C'est là, dans ces petites villes en plein essor mais où les divertissements font cruellement défaut, que leur conviction achève de se forger : les images animées vont bouleverser l'industrie du divertissement, encore dominée par les spectacles vivants. En 1907, ayant ramassé quelques centaines de dollars, ils déménagent à Pittsburgh et créent une société de distribution : la Duquesne Film Exchange.

Il faudra du temps pour faire de cette dernière la Warner Brothers - celle-ci naît officiellement en 1918. Du temps mais aussi de l'argent et quelques échecs retentissants. Car le cinéma, à ce moment, attire beaucoup de monde. Depuis le début des années 1900, de nombreuses salles de projection ont en effet ouvert, dans des théâtres ou des salles de billard. On y projette de petits films loués auprès de distributeurs. Certains ont déjà pris beaucoup d'avance, comme Adolph Zukor, l'un des pionniers de l'industrie du cinéma, arrivé de Hongrie en 1888, à l'âge de 15 ans. Ayant fait une confortable fortune dans le commerce de fourrures, il s'est lancé dans le divertissement en 1905 en créant des « nickelodéon » - des petites salles de projection à 5 cents l'accès - dans plusieurs villes des Etats-Unis. Au début des années 1910, propriétaire d'une importante chaîne de théâtres reconvertis en cinéma, Zukor a pris conscience que, pour élargir le public, il faut lui proposer autre chose que les éternels petits films que tout les propriétaires de salles se partagent. Son idée : projeter des long métrages, seul moyen à ses yeux de conquérir la clientèle des classes moyennes et des petits bourgeois. Ce pari, il le franchit en 1912 avec *La Reine Elisabeth*, un film de 40 minutes

réalisé par les Français Henri Desfontaines et Louis Mercanton et dont il a acheté les droits pour 40 000 dollars. C'est un triomphe. La même année, Zukor crée une société de production, la « Famous Players in Famous Plays » - « Des comédiens connus dans des pièces connus » -, la future Paramount, qui s'installe à Hollywood en 1916. Le studio n'y est d'ailleurs pas seul. Carl Laemmle, le fondateur d'Universal, est présent sur place depuis 1912. En 1917, William Fox - un ancien entrepreneur de la confection qui s'est lancé dans le cinéma en acquérant un « nickelodéon » - ouvre à son tour un studio sur Sunset Boulevard.

Les Warner resteront plus longtemps fidèles à la distribution. Dans les années 1910, leur activité s'étend sur quatre Etats, là où ils ont pu acquérir le droit exclusif d'y louer et d'y projeter un film. Si elle est prospère, l'affaire reste cependant modeste. En 1917, ils s'essayeront à la production en lançant de petits films sur les dangers des maladies vénériennes destinés aux corps expéditionnaires américains en Europe. Rien de bien enthousiasmant. Le tournant se produit en 1918 lorsque Harry parvient à acquérir, pour 50 000 dollars, les droits d'adaptation cinématogra-



phique du livre « Mes quatre années en Allemagne », que vient juste de rédiger l'ancien ambassadeur des Etats-Unis en Allemagne. Jouant sur le chauvinisme Américain et dénonçant les « instincts sanguinaires des Huns germaniques », ce film sorti en 1919 rapporte près de 150 000 dollars de bénéfices aux frères Warner. Un an plus tôt, Harry, Sam et Jack ont ouvert sur Sunset Boulevard le studio qui porte leur nom. Tandis que Sam et Jack s'occupent de la production sur place, Harry gère les finances et la distribution depuis New-York où se trouvent les principaux réseaux de salles de projection. Une répartition des rôles qui devait durer jusqu'à la mort prématurée de Sam.



**Tristan GASTON-BRETON,**

Historien d'entreprises

tgastonbreton@elzear.com